

La Chanson du biniou

Marcelle Chasteau-Tinayre

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

NOUVELLE

À Julien T.

La route de Carnac à Plouharnel offre peu d'accidents pittoresques ; mais, par les ciels de pluie ou de brume, ce paysage plat, coupé d'étroits chemins encaissés entre leurs murs de cailloux, revêt une morne tristesse. On arrive dans ce coin perdu du Morbihan avec des visions de landes abruptes mais si belles dans la sauvage splendeur de leurs floraisons violettes ; de majestueuses chênaies où les dolmens, enfouis dans les ronces, ont de traînantes draperies de lierre et de lichens ; de sentiers tout blancs d'aubépine, égayés par le passage d'une vache au mufle noir que suit une grande fille svelte aux vagues yeux bleus, dont la coiffe blanche semble une colombe envolée… Et devant ce ciel morne et bas qui pèse sur la plaine aride où de pauvres toits de chaume ondulent comme un lointain troupeau de moutons roux, où les dolmens et les menhirs, isolés au bord des routes, se confondent presque avec les gris monotones du sol et de l'horizon, devant l'impénétrable brouillard qui éteint tous les reflets, atténue toutes les couleurs, estompe toutes les lignes du paysage, on se sent envahir par une surprise désenchantée, une sorte de malaise, comme si la mélancolie des brumes de ce pays entrait peu à peu dans l'âme.

02

Robert Léris la subissait aussi, cette impression de tristesse, inévitable par la grise matinée où, dans le mauvais char à bancs conduit par un garçonnet en grand chapeau et en veste courte, il se dirigeait vers Carnac. Il regrettait déjà l'idée qu'il avait eue, — au mois de juillet et quand les chaleurs de l'été dispersaient dans les pimpants casinos toutes les élégances parisiennes — d'aller visiter en modeste touriste et pour l'amour de l'art, les landes célèbres où le peuple de pierre des menhirs attend encore le savant historien qui dira l'énigme de son origine et le mystère de sa destinée. Robert Léris n'osait s'avouer à lui-même combien il était déçu… et secrètement furieux. Le dolmen de Kergavat, aperçu sur sa gauche, et que le conducteur lui nomma avec le traînant accent breton, intéressa médiocrement le voyageur désabusé. Le vent du large était si froid qu'il boutonna son paletot et assura sur sa tête un chapeau de feutre brun posé en arrière avec une négligence voulue qui décelait l'artiste — comme l'album de toile grise dépassant la poche de Robert et l'expression particulière de sa physionomie, ce je ne sais quoi d'insouciant et d'absorbé à la fois que donnent la vie indépendante des grandes villes et l'habitude d'une observation perpétuelle des choses, soit au point de vue de l'impression morale qui s'en dégage, soit au point de vue matériel de l'agencement des lignes et des couleurs. — Celui qui fixait sur la plaine violâtre que borde à gauche la ligne claire de la mer, des yeux bruns fermés à demi, comme pour juger l'effet d'un ensemble, celui-là avait certainement passé sa vie à manier le crayon ou le pinceau. Et en effet, Robert Léris est un des peintres les plus remarqués de cette nouvelle école qui tente, depuis quelques années, un effort si ardent vers le vrai — effort

louable, mais que certains exagèrent au point de tomber dans le trivial. Robert Léris avait toujours évité cet extrême — aussi éloigné du réel que la plus poncive recherche d'élégance — et dont l'avait gardé l'aristocratie native de sa nature raffinée, un peu trop raffinée même. Il plaisait au public par les qualités charmantes de sa manière à la fois sincère et délicate, mais les critiques l'accusaient de préférer la grâce à la force. Ses Boulonnaises, d'une si savoureuse fraîcheur, semblaient un peu de jolies dames travesties. Un article du fameux chroniqueur Mauretors avait piqué au vif la vanité du peintre, et il était parti pour la Bretagne avec la ferme résolution de rapporter un chef-d'œuvre à Paris. Voilà pourquoi nous retrouvons Robert Léris dans le modeste véhicule qui fait lentement le chemin de Plouharnel à Carnac, maudissant intérieurement Mauretors, la peinture et la Bretagne.

03

— Voici Carnac ! dit le guide.

La voiture s'engagea dans une longue rue inégale, bordée de maisonnettes blanchies à la chaux, où des noms se détachaient en lettres noires. On dépassait la fontaine Saint-Cornély, qui s'élève en contre-bas sous de grands tilleuls, et où, le dimanche, les gars du pays vont jouer aux boules. L'église dressait au bout de la rue sa façade étroite où saint Cornély, la mitre au front, la crosse à la main, étend ses bras, d'un geste de bénédiction, vers deux cadres placés à droite et à gauche et contenant deux animaux de plâtre peint dont Robert ne put déterminer l'espèce. C'é-

taient sans doute une vache et un cheval — car saint Cornély est le saint protecteur des animaux, protecteur peu désintéressé qui bénit contre argent comptant. Le 13 septembre, de tous les coins de la Bretagne, arrivent des caravanes de bestiaux menées par des paysans durs et graves. Ils marchandent le prix de la soupe et de la nuitée, mais ils vident les écus de leur sacoche pour acquitter les vœux faits à saint Cornély. Yann a promis le tiers d'un veau, Liévin une vache entière, et Michel le quart d'un cheval… Les bêtes vendues, le tiers, le quart, la somme entière, sont fidèlement remis au saint.

Sur la place de Carnac, à cette procession nocturne où chaque Breton, tenant la queue de sa bête, passe sous le goupillon sans dire un seul mot — car un mot prononcé détruirait l'effet du charme — on voit tous les costumes de la péninsule : les bragoubrass du Finistère, les gilets brodés des Côtes-du-Nord, les coiffes des pays de Léon, de Quimper, de Rennes, de Vannes. Et le matin, dans les auberges, les âpres dialectes armoricains résonnent, mêlés au ronronnement plaintif du biniou et au gémissement nasillard de la bombarde.

Saint Cornély est, avec les pierres druidiques, la grande gloire de Carnac. Il ne se montre pas ingrat envers sa paroisse, car les bénédictions du brave évêque rapportent bon an, mal an, selon les progrès de l'épizootie et les fluctuations de la foi, douze à quinze mille livres de rente à la fabrique.

04

Robert Léris écoutait le guide qui lui contait du même accent rauque et traînant ces particularités locales ; il admirait la silhouette grise du frêle clocher en poivrière et le porche de pierre sculptée en gigantesque couronne royale qui orne la façade inférieure. La voiture traversait la place et suivait la rue perpendiculaire à l'église, une rue assez propre, en pente douce, ouverte sur une échappée de ciel brumeux. Elle s'arrêtait devant une maison de modeste apparence dont les fenêtres fermées laissaient voir les éternels rideaux à carreaux rouges des auberges du bon vieux temps. Un rassemblement s'était formé près du seuil : des enfants de tout âge, des jeunes filles, des femmes portant la robe noire et la coiffe blanche du Morbihan, des vieillards tannés, aux traits sévères. Robert remarqua qu'ils présentaient tous des variétés à peine sensibles du même type. Bruns ou blonds, tous avaient de grands yeux bleus, aux très longs cils, dans leur figure fine.

La surprise de l'artiste atténua encore davantage la déception du voyageur quand il pénétra dans l'immense cuisine servant à la fois de salle à manger aux clients et de chambre à coucher aux servantes, dont les lits clos étaient dissimulés dans un coin. La vaste cheminée, avec sa noire crémaillère, sa rouge flambée de sarments et la silhouette éclairée à demi d'une femme penchée vers l'âtre, frappa les yeux étonnés du peintre. Les casseroles luisaient dans la pénombre et le double rideau de cretonne et de brume qui voilait les fenêtres tamisait une lumière atténuée, un peu jaune, comme celle dont Téniers et van Ostade laissent filtrer le rayon blême dans leurs intérieurs hollandais. Des gens, assis autour des tables, buvaient du cidre dans des verres épais comme

des brocs. Avec leurs grands chapeaux, leurs traits austères, leurs simples attitudes, jusqu'au rapiéçage pittoresque de leurs habits, ils formaient un tableau si original et si complet que la mauvaise humeur du jeune homme se fondit presque en satisfaction. Autour de lui, la mère le Bihan, l'hôtesse, donnait des ordres pour le déjeuner du « Monsieur », les deux servantes se querellaient devant l'âtre et dans l'intervalle des deux tables, les mains encombrées d'assiettes peintes, une grande jeune fille servait.

05

La chambre destinée au « Parisien » était située au premier étage, immédiatement au-dessus de la cuisine. Deux lits d'acajou, drapés de calicot blanc, faisaient vis-à-vis à deux fenêtres drapées de mousseline blanche. Sur la cheminée, au-dessous d'une glace dédorée, il y avait un vase en forme de corbeille, une vierge de porcelaine dont la ceinture bleue flottait sur un serpent et deux gros coquillages hérissés de pointes, très roses, de ces coquillages bizarres dans lesquels, tout enfants, nous entendions le soupir lointain de la mer. Sur une vieille commode, un très simple service à toilette ; sur la table ronde, une toile cirée représentant les armoiries des principales villes de France, sur fond noir. Çà et là, des chaises de paille. Les lits étroits avec leurs édredons rouges, les blancheurs crues des rideaux, les solives du plafond, peintes en gris tendre, rappelaient à Robert les vieux appartements de province qu'il avait vus dans son enfance, où vivent des parents qu'on voit rarement, qui écrivent peu, dont on ne parle jamais et dont les jours s'écoulent dans des chambres pareilles à celle-ci, aussi claires, aussi silencieuses, avec le même

battement du coucou marquant la fuite des secondes dans le corridor voisin, — vie paisible de braves gens ignorés, sans grandes douleurs ni grandes joies, monotone dans un décor de monotonie.

06

Après une toilette rapide, le jeune homme redescendit. On le fit entrer dans une pièce ouvrant sur la cuisine et qu'il devina être destinée aux « étrangers de distinction ». C'étaient les mêmes fenêtres, les mêmes rideaux que dans la cuisine, mais une pendule de bronze doré — cet horrible bronze miroitant, cher aux petites villes — un buffet assez banal et trois longues tables en composaient l'ameublement. Au mur, des cartes marines et un tableau représentant le Dolmen, trois-mâts de commerce, commandé par Yves le Bihan, capitaine au long cours, 1876.

— C'est sans doute le père, pensa Robert en déchiffrant l'inscription du cadre.

Et il regarda plus attentivement la jeune fille qui venait de placer une assiette de crevettes roses sur le coin de table où la servante disposait un couvert.

Elle était grande, mince et vraiment fière dans le sombre costume breton. Sa robe noire, ornée de velours au bas de la jupe et aux entournures des manches, tombait en plis droits sur ses pieds. Les manches s'évasaient sur des poignets de toile fine ; le fichu croisé dans le tablier s'ouvrait en arrière sur la guimpe brodée, formant la pointe, et, quand la jeune fille penchait la tête, la

chair blonde de son cou apparaissait, veloutée et se fonçant jusqu'à l'ambre vers la racine des cheveux.

Elle allait et venait dans la salle, l'air réservé, parlant peu. Sa coiffe de mousseline, aux ailes abattues, palpitait à chacun de ses pas et tremblait sur sa joue. Elle encadrait si chastement ce jeune visage et mettait sur les yeux bleus une ombre si douce, où s'estampait l'ombre plus chaude des cils… Deux légers bandeaux d'un brun très sombre se relevaient sur les tempes où couraient des veines d'azur. L'ovale allongé, la ligne droite des fins sourcils, la fraîche pâleur des joues s'harmonisaient avec la sévérité du costume monastique. Et Robert évoquait le souvenir des jeunes religieuses qui, dans les tableaux de sainteté, servent les mendiants et les malades et portent le pain de l'aumône dans leurs mains blanches comme des lis. Il admirait les beaux plis mouvants de la robe, le profil délicat, le rêve extatique du regard et le charme suave qui émanait de cette créature si fine, si frêle, si grave.

La voix de la vieille femme appela : « Maria-Josèphe ! » et la jeune fille sortit aussitôt.

— Ah ! pensa Robert, elle porte le nom de la Vierge et de son époux platonique. Décidément, la couleur locale ne fait pas défaut… Elle est jolie, la petite.

Et, tout en dégustant les huîtres minuscules mais exquises, le beurre frais, le vin blanc et les rougets aux chairs vermeilles, il se disait : « Si la petite Bretonne voulait poser, je tiendrais ma médaille au Salon prochain. Elle a du type, de la race… Ce costume de ton nonnette lui sied à ravir… Et puis, ça ferait enrager Mauretors… Décidément, j'ai bien fait d'aller en Bretagne. »

07

Quand Robert s'éveilla, le matin, dans la grande chambre claire de l'hôtel de Saint-Cornély, il éprouva une sensation d'éblouissement rapide comme s'il était plongé subitement dans un bain de soleil. Il ouvrit ses rideaux. La lumière matinale inondait les fenêtres et frappait les draperies du lit dont la blancheur devenait éclatante. Le jeune homme regarda autour de lui, avec cette vague surprise que laisse le premier réveil dans un milieu étranger. L'aspect provincial de son logis l'amusa. Il fit lestement sa toilette tout en écoutant les rumeurs de la rue et soudain le son lointain d'un biniou le fit tressaillir.

Il ouvrit la fenêtre.

Au bout de la rue que les maisons apposées coupaient à demi d'une ombre nette, la place de l'Église était pleine de soleil. Le vieux clocher pointait droit dans l'azur glorieux du matin et sous la couronne du porche, lentement, s'engouffraient des robes noires et des mousselines flottantes. À gauche, la rue s'ouvrait sur l'infini de la lande noyée dans une vapeur bleuâtre que surmontait la ligne sombre de la mer. Des enfants endimanchés, tenant la jupe des vieilles, criaient au seuil des maisons ; des hommes passaient, fiers dans leurs vestes noires garnies de velours ; et tantôt assourdie, tantôt emportée par le vent du large qui soufflait dans l'espace sa fraîcheur salée, la plainte harmonieuse du biniou semblait faite de tous les murmures, de tous les soupirs, de toutes les voix de la terre armoricaine.

⁂

Le biniou se tut et Robert quitta la fenêtre. Mais il y reprit bientôt sa place, car le chant naïf, tout en tons mineurs et en triolets comme les airs de l'autre siècle, s'éleva, grandit et gémit passionnément au seuil même de la maison… Quand le jeune homme se pencha sur l'appui branlant de la fenêtre, le musicien avait déjà remis sous son bras le sac dégonflé de l'instrument et il chantait sans accompagnement une lamentable complainte.

Il chantait et ses yeux bleus, clairs dans sa figure hâlée, exprimaient bien le rêve de mystique et douloureuse poésie qui est l'âme de ce pays. Ses cheveux traînaient sur sa veste neuve, de vrais cheveux d'enfant, blonds comme le chanvre et lisses, lisses, à tel point qu'ils formaient de chaque côté du visage une masse compacte, comme chez les varlets du moyen âge. Le regard fixe, il chantait.

Près de lui, si rouge et si rond qu'on l'eût volontiers rêvé barbouillé de lie et foulant les grappes mûres sur le chariot de Thespis, un joueur de bombarde fredonnait en contre-basse et marquait la mesure avec son instrument. Comme son camarade il portait, piqué au revers de la veste et sur le feutre du chapeau, un flot de rubans multicolores. Robert pensa : Ce sont des conscrits.

Mais la porte de la maison s'ouvrit devant Maria-Josèphe le Bihan qui s'en allait à l'office, toute belle dans ses atours. Et le chanteur se tut brusquement, devenu pâle. Elle vint à lui cependant, avec un sourire qui démentait l'indifférence de ses yeux.

— Et où allez-vous donc comme ça, Yann Lebrenn ? Est-ce à un baptême ou bien à une noce ?

— Nous allons, Liévin et moi, au baptême du petit dernier d'Alain Kerdouarec. Marceline le Guellec épouse Loéiz Tréguen,

à Kercado, mais Liévin, mon ami Liévin, mènera s'il veut la noce avec la bombarde. Je ne vais plus aux noces, moi.

— Sauvage ! dit-elle en souriant toujours.

Liévin entrait au cabaret d'en face. Yann regardait un caillou sur le seuil de l'auberge, obstinément.

— Sauvage ! répéta doucement Maria-Josèphe.

— Las, ma Doué ! dit le pauvre chanteur, vous savez bien ce que je vous ai dit à la dernière assemblée. Pourquoi me tourmenter méchamment comme ça ? Le biniou ne sonnera qu'à ma noce et le biniou ne pourra sonner, et Yann Lebrenn ne pourra chanter que si vous dansez le bal breton avec le bouquet de mariée au corsage.

Elle haussa les épaules, pas fâchée, mais vaguement railleuse, ayant dans les yeux je ne sais quelle ironie attendrie, comme si elle eût entendu déraisonner un enfant incorrigible.

— Je m'en vas, dit Yann. À bientôt.

— Entrez donc prendre un verre de cidre avec la grand'maman, dit-elle, un peu fâchée de le voir tourner ainsi les talons.

— Je n'ai pas le cœur à ça, dit Yann en soupirant. Merci. Quand vous direz un mot, vous savez. Ah ! ma Doué ! si je n'avais pas mon vieux biniou…

Et il s'éloigna lentement, serrant le sac dégonflé sur sa poitrine, et baissant la tête sous ses cheveux éplorés, résigné, mais triste.

Robert exultait de joie.

— Le roman au village, pensait-il, quelle chance ! J'ai bien fait de venir ici.

⁂

Il descendit. Soudain, un carillon à trois temps, rythmé comme un air de fête, ébranla l'air sonore où passaient les grandes rafales salées du vent de la mer. La messe allait commencer. Maria-Josèphe en tablier jaune et en fichu bleu pâle, un gros livre à la main, la nuque dégagée dans sa guimpe, s'en allait, pieuse et coquette, à l'office sacré. Ses mains paraissaient plus blanches sur le paroissien de velours, sa taille plus fine dans la robe sombre à gros plis. Elle marchait, très grave, d'un air pensif… et les jeunes gens groupés au seuil de l'église tournaient la tête et la regardaient longuement sans rien dire.

08

Trois ans de couvent à Auray, l'intimité forcée et parfois revêche de quelques filles de rentiers et surtout le contact perpétuel des mœurs ecclésiastiques, des habitudes de silence, de réserve et de déférente froideur avaient fait de Maria-Josèphe le Bihan une quasi demoiselle. Elle était restée Bretonne par la grâce de son noble visage de Celte, ses pieds fins, ses formes sveltes et l'azur changeant de ses yeux, tel qu'un ciel d'orage. Mais cette sauvage bruyère des landes, transplantée dans un milieu plus clément, avait gagné en nuances exquises tout ce qu'elle avait perdu d'âpre parfum. Sachant lire toutes sortes d'écritures, tenir les comptes de la maison, broder merveilleusement la fine toile des guimpes et tourner une lettre de bonne année — avec de cérémonieuses

formules au bout — Maria-Josèphe le Bihan était devenue le type accompli de ces jeunes filles de village, moitié paysannes, moitié bourgeoises, et qui s'autorisent de leur demi-éducation pour mépriser les mœurs rustiques. Pauvres filles qui n'ont souvent d'autre destinée qu'un pénible célibat ou la désolante perspective d'un mariage mal assorti. Mais la beauté de Maria-Josèphe l'encourageait à l'espérance. Elle avait lu, dans le journal, des romans étranges où des ducs épousaient des ouvrières. Elle ne rêvait ni duc ni prince, assurément ; mais enfin, on a vu des notaires, des avoués, des médecins de Lorient ou de Vannes s'éprendre de belles filles de campagnes plus riches, mais moins bien élevées qu'elle-même. Il n'était pas impossible que semblable aventure lui arrivât.

⁂

En attendant, Maria-Josèphe restait fille et laissait causer les galants. Les compliments l'amusaient, car elle était naïvement coquette, cette Bretonne aux airs de Madone. Il est vrai qu'elle était également gracieuse et indifférente pour tous ; elle ne repoussait personne, mais elle ne favorisait aucun des soupirants qu'attiraient sa beauté et sa distinction native. Elle mettait même une sorte de complaisance orgueilleuse à recevoir les hommages de ces hommes qu'elles dédaignait. Les femmes — quand l'amour véritable n'a pas éveillé leur cœur — semblent peu difficiles sur la qualité des flatteries qu'on leur adresse. Elles distinguent fort bien le pur encens de la vaine fumée, mais elles acceptent l'un et l'autre avec une impassibilité d'idoles. Et plus tard, combien d'hommes sincèrement aimés d'elles, n'osent jamais en être tout à fait sûrs ! Leur bonheur est mêlé d'une incertaine jalousie, d'autant plus tenace qu'elle n'a pas d'objet déterminé. Il est étrange

que la plupart des femmes soient si peu avares du bonheur qu'elles peuvent donner — fût-ce le bonheur fugitif des yeux devant leur beauté complaisante. En est-il une, une seule, qui, fidèle de corps et d'âme à celui qu'elle aime, se souciant du reste de l'univers, reste indifférente au plaisir d'entendre bruire sur son passage l'admiration des inconnus ?

⁂

Il en avait souffert, le pauvre Yann, de cette libéralité féminine, tout instinctive chez Maria-Josèphe. Ce grand enfant au cœur simple restait inhabile à saisir les complications de sentiment qui faisaient une énigme pour lui de cette jeune fille rêveuse et ennuyée, dont les coquetteries ne devaient pas survivre au premier éveil de l'amour. Il la croyait parfois méchante, très méchante, et il pleurait, le doux musicien, dans sa chaumine de Kerloquet, en songeant que s'il n'avait pas de rival préféré, il avait bon nombre de rivaux ni plus ni moins aimés que lui-même... Ah ! si le père le Bihan avait vécu, les choses ne se seraient pas ainsi passées ! Mais la vieille grand'mère, à soixante-dix ans, n'y voyait guère et croyait aveuglément tout ce que l'enfant lui disait. C'est un vrai malheur pour une fille que d'être si peu surveillée !... — Si Maria-Josèphe l'eût aimé, le brave Yann aurait changé d'avis sans doute. — Pourquoi ne pas vouloir de lui ? Il n'était pas laid, pourtant, ni pauvre, ayant maison et champ à Kerloquet, sans compter de beaux écus dans son armoire. S'il allait, sonnant du biniou dans les villages, c'est qu'il avait aimé par-dessus toutes choses la musique et les chansons, jusqu'au jour où le regard de Maria-Josèphe, plus sombre et plus bleu que la mer, lui était entré jusqu'à sa pauvre âme simple qui n'avait su qu'aimer et ne pouvait que souffrir.

09

Que devint donc le brave Yann lorsque, dix jours après l'entrevue que nous avons racontée, il entra à l'improviste dans l'auberge, par un après-midi d'été si rayonnant que le beau soleil lui avait mis au cœur un espoir plus doux encore ? Certes il dut sentir au plus vif du cœur la morsure de la jalousie, quand il vit Maria-Josèphe dans ses beaux habits du dimanche, souriante, rougissante et devant elle un jeune homme étranger, de mine élégante et hardie, qui copiait à grands traits sur un album, la forme bien-aimée. Robert Léris ne se dérangea point à l'entrée du Breton ; autre chose l'intéressait vraiment et Yann, dans sa peine et dans sa colère, s'assit brusquement devant le verre de cidre qu'une servante lui apportait… Il étouffait… Décidément la vieille grand'mère le Bihan était tout à fait folle ! Et cette Maria-Josèphe qui riait au Parisien, au monsieur des villes, si bien parlant, si bien vêtu, dont le chapeau de paille claire faisait honte sur la table au grand chapeau du paysan. Ah ! la mauvaise, la mauvaise !…

Elle se laissait courtiser négligemment sans doute. Mais non, Yann le sentait bien, — car la jalousie éveille de subtiles intelligences dans les âmes les plus primitives — elle n'avait jamais eu pour aucun autre ces timidités et ces hardiesses charmantes du geste et de la voix, cette gravité du regard et ce trouble mal dissimulé par une gaieté d'emprunt qui sonnait faux. Que lui disait-il donc, l'étranger qui osait emporter sur une feuille de papier fragile l'image vivante de sa grâce et de sa beauté ? Il lui parlait de Paris, des fêtes où il avait assisté, d'un tableau qu'il comptait faire. Ses dents brillaient sous sa fine moustache ; il souriait de l'air dégagé d'un homme qui se sent supérieur à son entourage et

qui se plaît à l'éblouir… Et Yann, devant ce monsieur aux beaux habits, aux mains blanches, aux séduisantes paroles, Yann avait honte de sa veste noire, de ses gros souliers et de sa timidité paysanne. Ses longs cheveux et ses mains hâlées le gênaient horriblement ; il se croyait gauche, maladroit et ridicule ; il aurait voulu s'enfuir, se cacher, n'être jamais entré dans la maison que M. Léris remplissait de son importance.

— Est-ce bientôt fini, monsieur Robert ? demanda Maria-Josèphe.

Elle semblait un peu lasse et s'appuyait à la table du bout de ses doigts pendants.

— Encore une minute, je vous en prie… à moins, ajouta-t-il avec un accent de réelle sollicitude, que vous ne soyez fatiguée. Pouvez-vous garder la pose un instant encore ?

— Tant qu'il vous plaira, monsieur Robert.

— En ce cas… toujours, répondit-il avec un sourire, sans paraître remarquer l'ardente rougeur qui couvrit les joues de Maria-Josèphe.

Yann ne doutait plus de son malheur. Ses jalousies d'autrefois lui semblaient bien vaines auprès de sa douleur d'aujourd'hui… Pour se donner une contenance, il but une goutte de cidre restée au fond de son verre et se leva. Mais Maria-Josèphe, tournant à demi la tête, le regarda si doucement qu'il se sentit tout remué. Il n'y avait point d'amour pourtant dans ses yeux, mais point de coquetterie non plus ; rien que de la pitié, une timide pitié qui semblait demander grâce. Hélas ! la douceur même de ces prunelles agrandit la plaie au cœur de Yann, en affirmant davantage leur

expression toute différente de celle d'autrefois… Il eût mieux aimé les railleries et les brusques caprices dont il avait tant souffert ; il les eût mieux supportés que l'émotion inquiète du regard de la jeune fille, — indice des troubles de son cœur.

⁂

Yann parti, Robert ferma son album.

— C'est à recommencer, dit-il.

— Oh ! dit-elle fâchée.

Il sourit.

— C'est à recommencer sur la toile. Cette fois, je tiens mon tableau. Savez-vous que je vous le devrai, mademoiselle Maria-Josèphe ? Je ne suis, moi, que le très humble interprète de la nature et, Dieu merci, quand la nature est si belle, ce serait un crime que de vouloir la corriger… et une sottise. Je n'essayerai pas même de l'idéaliser : une copie fidèle est tout ce que je pouvais et devais tenter de faire sans commettre un sacrilège, car c'est un sacrilège que de mutiler la beauté.

Maria-Josèphe écoutait, comprenant d'instinct la flatterie de ces paroles qui lui révélaient un monde nouveau. Elle était jeune et se savait jolie ; les aveux et les regards luisants des jeunes hommes le lui avaient appris de bonne heure ; mais jamais elle n'avait savouré le miel délicat d'un tel hommage. Cependant elle n'avait point d'orgueil, cette fois, plutôt de l'attendrissement et du trouble, comme si la griserie de la vanité heureuse, au lieu de lui monter à la tête, lui descendait doucement, délicieusement, jusqu'au cœur.

10

En quelques jours, Robert s'était fait à l'hôtel de Saint-Cornély une situation spéciale, vivant dans l'intimité absolue de toute la maisonnée sans rien perdre pourtant de son prestige. Beau parleur, curieux d'aventures pittoresques, il gardait pourtant avec la vieille ménagère, une gaieté, une bonhomie accommodante qui la charmèrent. Servantes et domestiques, chien et chat, tous l'adoraient. Le basset jaune, aux pattes torses, qui ressemblaient, suivant l'expression fantaisiste du jeune homme, à une console Louis XV bien contournée, lui faisait fête chaque matin et le suivait assidûment dans toutes ses promenades. Quand il entrait dans l'étable pour prendre un croquis, les calmes vaches noires et blanches tournaient vers lui des yeux graves que l'absence de pensée rendait profonds : elles interrompaient pour lui le rêve mystérieux que font les bêtes, dans le vague de leurs obscures sensations, et le regardaient, couchées sur le côté, les mamelles traînantes, les naseaux noirs tout humides de salives argentées. Il s'asseyait parfois sous un vieux mûrier, dans l'étroite cour, notant d'imprévus effets de lumière et d'ombre. Les servantes posaient leurs seaux pour admirer, derrière son épaule, « la belle image de la maison ; presque aussi belle, ma Doué ! qu'un dessin de photographe. » Et les coqs fiers comme des guerriers, les poules affairées et jacasseuses, les canards lisses, peints et laqués comme des bibelots japonais frais vernis, picoraient tranquillement aux pieds du jeune homme.

Robert Léris se laissait vivre, étant partout à l'aise, partout écouté, admiré, respecté du respect involontaire que « l'homme éduqué » inspire aux campagnards — respect qui, cette fois, ne se mêlait d'aucune défiance, la mère le Bihan étant conquise avant

tous. Mais la coquetterie naïve de Maria-Josèphe, suivie d'un brusque passage à une timidité plus flatteuse encore éveillait un intérêt sympathique dans le cœur de Robert. D'abord, il s'était raillé lui-même sur le sentiment qui le pénétrait, puis il trouva une réelle jouissance à s'y abandonner, sans troubler sa quiétude par des considérations morales ou autres. Bien qu'il fût — plus par mode que par caractère — assez sceptique sur la vertu des femmes, il n'avait jamais parlé à la jeune fille sans le sincère respect qu'on ne feint pas. Où allait-il ? Que voulait-il ? Qu'adviendrait-il de ce caprice d'artiste qui succédait à tant d'autres de genre divers ?... Robert Léris ne le savait pas et ne voulait pas le savoir, se réservant l'imprévu de la surprise et laissant croître dans l'âme virginale de la Bretonne un tout petit germe de rêve qui s'épanouirait vite en fleurs d'amour.

11

Elle est dans sa chambre, le soir, et elle songe...

Comme le vieux clocher se découpe nettement, sombre sur un fond plus sombre encore ! Comme la plainte de la mer frémit harmonieusement dans la brise !... Une poussière d'argent embrume le ciel et la claire lune sourit sur les landes au travail des nocturnes lavandières, aux rondes de Korrigans dans les foins, à la marche silencieuse du passant qui va, sur la route blanche, sa grande ombre noire profilée sur le sol, derrière lui.

Elle songe, la jeune fille... Quelle folie et quelle imprudence d'avoir accompagné Robert sur la grève aujourd'hui... Il l'avait

tant demandé ! mais leur bonne amitié fait jaser les voisines, déjà…

Oh ! que la plage était belle !…

Ils arrivaient par l'étroit chemin qui côtoie les salines où le grand soleil rouge noyait son reflet et les magnificences du ciel d'or. Plouharnel était noir sur l'occident en flamme et, à l'orient, vers le tumulus du mont Saint-Michel, flottaient d'indécises vapeurs mauves.

Parvenus sur le petit pont qui domine le chenal des salines, ils s'étaient accoudés au parapet de pierre, sans parler. À leur gauche, la jaune arène s'arrondissait en demi-cercle jusqu'à l'écroulement rougeâtre des falaises et, sur leur droite, par delà d'autres falaises blanches, dressées à pic sur des amoncellements de granits, la longue pointe de Quiberon filait dans la brume. Des tas de goémons couvraient la grève, tels que de brunes toisons ; et plus loin que les roches noires égrenées comme par une secousse volcanique des traînées d'écume neigeuse glissaient sur le glauque frémissement des flots…

Il y avait, aux creux du sable, des miroitements de flaques limpides où sautaient des bécassines, tendant leurs pattes grêles avec de légers cris doux, cris si faibles, plainte si vite emportée, perdue dans l'indifférente immensité de l'horizon. Une tristesse sortait des choses, venait à l'âme et la nature semblait démesurée, écrasant de sa masse et de son inertie tout ce qui vit, pense et souffre.

Quelques mots de Robert avaient chassé ce malaise. Il parlait de tout ce qu'ils avaient fait ces jours-ci, de tout ce qu'ils feraient encore ; il disait nous, ne la séparant pas des moindres détails de

son heureuse existence d'artiste en villégiature, courant les bruyères, les rochers, les sables, en quête de tableaux et d'émotions… Il parlait de la grandiose rudesse du pays, des frissons de lumière sur l'eau, des nuages roses, des chardons bleuâtres aux fleurs dures sur leurs bras rigides, et il paraissait occupé d'une autre pensée… À quoi songeait-il donc ?…

Ils revinrent.

Comme ils longeaient les frissonnantes salines, si claires, reflétant le ciel du soir, le vent se leva ; le soleil allait disparaître et déjà, sur le tumulus, l'horizon se fonçait, d'une douceur crépusculaire.

— Les étoiles se lèvent, dit Robert.

Et il murmura :

— Je ne vois pas la plus belle… Encore un instant, Maria Josèphe, et nous l'aurions admirée la douce étoile du berger.

… Mais il eut beau dire, l'astre d'amour ne brilla pas ce soir-là, caché dans les brouillards de la côte.

… Et Maria-Josèphe se penchait sur l'appui de la fenêtre, regardant sur le mur d'en face le reflet qu'envoyait la fenêtre voisine où passait parfois une ombre qu'elle connaissait bien.

⁂

Tout à coup, une musique lointaine, très faible, s'éleva sur la route d'Auray. La mélodie — un vieil air breton d'une grâce déchirante — semblait pleurer tout un poème de simples et poignantes douleurs. Maria-Josèphe avait reconnu le biniou de

Yann qui se lamentait ainsi dans l'ombre et, soudain un remord traversa son cœur y laissant une sorte d'angoisse faite des souvenirs du passé et des incertitudes de l'avenir.

12

Un mois s'est passé.

Que la terre bretonne est belle sous la bruyère et sous l'ajonc ! La bruyère, avec ses gammes violettes qui vont du mauve le plus tendre au pourpre le plus foncé, la bruyère est la poésie de ces landes et l'ajonc en est la gaieté. Au printemps, la sombre Armorique, assise au bord des murs sauvages sur un trône de séculaires granits, se pare d'un royal manteau de bruyère ; l'ajonc aux flammes d'or rayonne, sceptre épineux, dans sa main, et sur le granit de son front, court dans un rameau de chêne la pâle verdure du gui cher aux Gaulois.

Il est moins bleu que le ciel d'Italie, ton ciel, ô Bretagne ! Il ne découpe pas des lambeaux d'azur intense à travers des arcs et des colonnades où brillent des noms glorieux ; il ne baigne pas de sa lumière éclatante des bois de lauriers et de myrtes qu'illustrèrent d'olympiennes amours. Mais qu'il est doux au regard et plus doux à la pensée, ton ciel léger, d'une pâleur mystique, où la molle blancheur des nuées flotte comme une neige de plumes tombée des ailes d'un séraphin. Une lumière diffuse, une brume de clarté noie un horizon bleuâtre, émoussant tous les angles, toutes les vives arêtes, toutes les crudités de couleur. Les poètes et les rêveurs t'ont toujours aimé, pays doux et sauvage, et ceux qui t'ont vu dans ta beauté, ceux qui ont promené dans tes pay-

sages le mystère de leur amour, ceux qui ont compris ton âme, ô Bretagne, ceux-là ne peuvent t'oublier. Ils rêvent de tes solitudes, de tes granits éboulés dans les gouffres, de la mélancolie du soir dans tes chemins ; ils rêvent de tes villages peuplés d'hommes graves et simples, fermes dans leurs traditions et dans leur foi, de tes mendiants riches d'un trésor de légendes et de tes jeunes filles aux yeux bleus. Ils tressaillent quand, dans les rumeurs des villes, résonne le dur parler de tes fils ; un peu de leur âme est resté dans le creux de tes rocs, dans les bruyères de tes landes, dans la dentelle de tes clochers…

Dans la campagne de Carnac, les formes tourmentées des arbres, tordus par les tempêtes d'équinoxe, donnent aux moindres taillis un caractère pittoresque. Des moulins abandonnés ouvrent leurs ailes cassées comme des bras de squelettes ; des murs crénelés, sous le noir linceul du lierre, sèment leurs pierres dans des fossés vides ; des calvaires du moyen âge attendent, au coin des routes, le salut pieux des laboureurs et partout, dans les bois de Kercado, dans les prairies de Kerlescan, dans les champs de Carnac, les dolmens et les menhirs — aînés des plus antiques ruines — sortent comme des sentinelles de granit de la verdure violâtre des landes.

⁂

En suivant la route d'Auray, blanche entre les petits murs de cailloux qui sillonnent la campagne, Robert Léris se laissait envahir par le charme de ce ciel délicieux, dont la mélancolie s'éclaire, les jours d'été, d'un sourire de joie. La première impression du peintre, en arrivant dans le Morbihan, était faite de déception et de malaise ; Robert s'en étonnait aujourd'hui, tant le même pay-

sage revêt d'aspects divers, suivant la diversité du temps, du ciel et de nos états d'âme.

Au pied du tumulus où s'élève une chapelle dédiée à saint Michel, une ligne d'azur s'ourlait de neige éclatante, le long de la côte, tandis qu'à gauche, sur les collines, ondulaient les sapinières et les châtaigneraies de Kercado. La terre crevassée brûlait sous les pieds, par cet après-midi de chaleur torride. Les vaches se couchaient dans les pâturages et les pâtres ensommeillés cherchaient la fraîcheur dans l'étroite bande d'ombre des haies. De temps en temps, un souffle venait de la mer, remuant l'air en flamme, et soulevait la coiffe de Maria-Josèphe qui marchait, pensive, près de Robert.

⁂

Ils contournèrent le moulin abandonné et s'arrêtèrent à l'entrée des alignements du Ménec, éblouis de lumière, accablés de chaleur, troublés peut-être par leurs pensées. Et comme ils regardaient les masses confuses de Kermario, de l'autre côté de la route, un paysan, blanc de poussière, le bâton à la main, le biniou sous le bras, les croisa, venant de la ferme. Maria-Josèphe devint très rouge… Cependant, elle parla, par politesse :

— Et vous allez, Yann ?…

— Je vais à Kerloquet. Je rentre chez moi, répondit-il en français. Et plus bas, en breton, regardant Robert, il ajouta :

— Dieu vous garde.

Puis il passa.

— Que dit ce garçon ? demanda le peintre.

— Rien, fit Maria-Josèphe… Il salue, comme c'est l'usage… Et la conversation cessa aussitôt.

Ils remontèrent le Ménec entre deux allées de menhirs qui leur faisaient une avenue triomphale. Les colosses de pierre se rangeaient en onze files parallèles, couvrant la lande solitaire, profondément enfoncés dans le sol par des mains inconnues. Sous la brillante lumière de juillet, le granit se nuançait de teintes roses, les ombres bleues, les pénombres presque lilas. Ils montaient leur garde éternelle, des maisons de Kermario à la plaine du Ménec, écrasant de leur masse et de leur durée, les créatures éphémères qui promenaient devant leurs faces impassibles leur amour d'une heure et leur jeunesse d'un jour. Derrière un bouquet de sapins, un étang luisait, métallique, dans les bruyères. Des gentianes bleues, des étoiles jaunes, tremblant au bout d'un fil rigide, fleurissaient la terre séchée. Dans le ciel, très haut, un oiseau planait, semblant immobile.

— C'est beau, dit Robert.

Et il reprit :

— Le soir, par les crépuscules de nuages, ces vieilles pierres ont l'air méchant. On dirait qu'elles complotent entre elles ou qu'elles se racontent des histoires du temps passé. Mais sous la lumière du jour, les mousses, les ajoncs, les bruyères adoucissent leur rude silhouette.

Maria-Josèphe répondit :

— Je crois que je commence à comprendre ce que vous trouvez beau dans ces grandes pierres-là. Nous autres, gens du pays, qui les avons vues depuis notre enfance, nous les regardons

comme des cailloux très vieux et énormes. Les anciens content là-dessus un tas d'histoires : ils disent que ce sont des soldats païens pétrifiés par saint Cornély. Mais, au couvent, les sœurs m'ont appris à ne pas croire aux légendes.

— C'est dommage, dit-il. Vous êtes si parfaitement l'idéal de la Bretonne qu'un peu de superstition ne vous messiérait pas, mademoiselle.

Elle sourit.

— Oh ! monsieur Robert, j'ai mes idées ; moi aussi, et des idées bien folles quelquefois. J'ai peur la nuit, je vous assure, et je n'irais pas jusqu'au bout du bourg sans me signer à chaque minute.

— Avez-vous peur des revenants ?

Elle sourit encore.

— Je ne sais pas de quoi j'ai peur.

— Je le sais moi, dit le jeune homme avec malice. Allons, un peu de franchise. Vous craignez les galants, n'est-ce pas ?

Elle leva sur lui de grands yeux calmes.

— Oui, je sais certain joueur de biniou — beau gars ma foi, quoiqu'un peu… simple — et dont la cour… naïve et un peu villageoise ne semblait pas…

Maria-Josèphe rougit violemment.

— Monsieur Robert, je vous en prie, laissez le pauvre Yann tranquille… Si je craignais les galants, je ne serais pas ici…

— Avec moi ! dit-il d'une voix qui arrêta net la jeune fille confuse… Oh ! Maria-Josèphe, je vous en conjure, ne me prenez pas pour un galant…

Puis, comme elle semblait interdite, il se rapprocha, la voix changée maintenant et les yeux émus.

— Maria, dit-il, je ne suis pas plus un vulgaire galant que vous n'êtes une paysanne vulgaire. Je ressemble aussi peu aux jeunes gens qui vous ont courtisée que vous, ma charmante amie, aux femmes que j'ai pu connaître. Si vous avez l'esprit de votre beauté si délicate et si fine, vous essayerez de comprendre un langage nouveau… Mon amour est bien au-dessus des préjugés et des coutumes établies. J'aime l'amour pour l'amour et je voudrais que vous l'aimiez aussi… en moi. Voyez si je suis sincère… Non, je ne suis point un galant, Maria-Josèphe, mais un amant qui vous admire et vous adore…

Il murmura ces mots lentement, comme pour bien lui glisser au cœur la mélodie de ces syllabes. Elle s'était arrêtée subitement : « Ô mon Dieu ! » fit-elle… et elle devint toute blanche, de rose qu'elle était.

Alors, se rapprochant davantage, avec cette fièvre du succès qui grise les hommes de leurs propres paroles, il lui parla simplement pour se faire comprendre et ardemment pour vaincre le malaise de pudeur, l'effroi incertain de cette âme qu'il voulait à lui, toute à lui. Il lui prit la main et marcha ; elle le suivit, muette et docile, de l'air d'une femme qui rêve… Et il parlait sans cesse, tout bas, évoquant l'idée d'un voyage à deux, la vision d'une vie nouvelle, dans les appartements bien clos, où règne un parfum d'élégance intime, dans les fêtes où des parures dignes d'elle en-

châsseraient sa beauté comme dans l'or une perle rare ? il murmurait des prières… elle seule pourrait inspirer le génie qui dormait en lui, couvant des chefs-d'œuvre. Il immortaliserait sa grâce et sa jeunesse dans sa gloire, à lui. Puis, plus ardemment encore, il fit vibrer à ses oreilles les mots d'amour, de bonheur, d'union dans la félicité éternelle, toutes ces paroles dorées qui séduisent les femmes et dont les hommes couvrent l'égoïsme de leur désir — musique divine, devenue banale, et dont le sens même échappe à ceux qui la chantent.

⁂

Ils avaient dépassé les cromlechs qui entourent la vieille ferme, obliquant à droite, et ils entraient dans un bois de pins où, plus haut que les hautes bruyères, de grandes fougères étendaient leurs éventails verts. Au lourd silence des journées chaudes se mêlaient des rumeurs d'insectes, des bruissements de feuilles, les frémissements insensibles des végétaux qui aspirent la vie dans le soleil. Au centre du bois, entre les droites colonnettes des pins, un menhir colossal se dressait près d'une grosse pierre. Ils s'assirent là, sans qu'elle dît un mot, anéantie par l'émotion, la surprise et une foule de sentiments inconnus qui l'effrayaient.

Il se penchait vers elle, continuant le lent enchantement de ses paroles.

Les ombres maigres des pins tremblaient sur lui, sur la robe noire de Maria-Josèphe, sur la mousseline qui voilait sa tête penchée, sur ses mains frémissantes et froides. Et de lui parler ainsi, dans cette solitude brûlante, une passion folle le prenait et il s'animait à ses propres aveux. De grandes raies lumineuses fil-

traient à travers les branches et sur l'herbe rase, entre les touffes violettes, dansaient des taches de soleil. Un fort parfum de résine se mêlait aux aromes puissants du sol fendu par la sécheresse ; de longues mouches brillantes bourdonnaient dans la vibration de l'air et se posaient sur la robe de la jeune fille. On sentait vraiment l'ardeur féconde de l'été ; et cet embrasement de l'atmosphère saturée de flammes et de senteurs, cette haleine enfiévrée des choses, c'était bien l'amour immense de la terre, s'exhalant de tous ses pores vers le baiser du soleil.

— L'amour… disait Robert.

Ce mot qui sortait de toute la matière animée, des murmures des herbes sèches, des lueurs du ciel, des sourds tressaillements des bois, ce mot, le seul mot de la langue universelle des mondes, se fondait sur les lèvres du jeune homme, passionnément. Et Maria Josèphe, la tête renversée, les yeux mi-clos, buvait l'ivresse qu'il lui versait, à pleine âme…

⁂

Il demanda, d'une voix câline et suppliante :

— Vous voudrez m'aimer ?

Elle répondit en se cachant le visage :

— Vous le savez bien, je ne puis pas faire autrement… ne me forcez pas à dire…

Il sourit.

— Vous me suivrez, alors… pour toujours.

Elle baissa la tête.

— Hélas ! vous le devinez… mais comment pouvez-vous m'aimer, moi, si sotte, si niaise… Vous m'élèverez jusqu'à vous.

— L'amour égalise tout, dit-il.

Puis il y eut un silence, un de ces silences anxieux qui précèdent l'aveu d'une pensée difficile à dire.

Il s'était agenouillé ; il prit ses mains qu'elle tenait obstinément sur ses yeux ; et comme elle tremblait, il se fit très respectueux, très tendre, noyant ses frayeurs dans un flot de tendresses légères, timides, chastes en apparence, qui lui livraient le cœur sans défense de l'enfant. Alors, elle s'enhardit jusqu'à murmurer des phrases hésitantes où il devina son amour. Et dans tout ce qu'elle disait, tout autre qu'un jeune homme enivré par la dangereuse solitude de ces bois, le trouble visible de cette fille charmante et son propre désir, eût senti tant d'ignorance de la vie, tant d'inconscience du danger, tant de simplicité enfantine qu'il eût abandonné tout autre rêve que celui de la laisser, paisible et pure, à quelque meilleur amour.

Mais Robert ne songeait pas — et ce fut sa seule excuse — que Maria-Josèphe eût pu se tromper un seul instant sur ses véritables intentions.

— Maria, mon adorée, dit-il, tandis qu'elle le contemplait avec un ineffable sourire, dites, n'aurez-vous point trop de peine à partir ?

Elle tressaillit…

— Partir ?…

— Avec moi, toujours avec moi.

— Hélas ! dit-elle, puis-je avoir aucune peine avec vous.

Et elle pensait en elle-même que ni le pays, ni la maison, ni rien au monde de tout ce qu'elle aimait ne lui tenait tant au cœur que cet homme agenouillé devant elle. Elle secouait à peine la surprise dont l'avait saisie la révélation d'un tel amour, mais elle se calmait peu à peu, car il demeurait respectueux, non sans un effort sur lui-même, mais respectueux pourtant, par crainte d'effaroucher dans sa tendresse naissante cette sauvage tourterelle à peine apprivoisée.

Il lui baisait les doigts et elle songeait : « Oh oui, je veux bien le suivre partout quand je serai sa femme !… »

⁂

— Sa femme !

Ce mot la remplissait d'un émoi pudique. Rouge du front au sein, une langueur heureuse la pénétrait. Il était si près d'elle ! Et elle aurait voulu poser son front sur son épaule. N'était-il pas l'amant appelé de ses vœux, son rêve fait chair, le fiancé, l'époux inconnu à qui, depuis si longtemps, allaient ses pensées ?

Soudain, une pression de la main qui tenait la sienne la rendit à la réalité.

— Mon amie… disait-il.

Elle se pencha, attendrie.

— Mon ami ? — Quand partons-nous, dites ? Ô Maria, mon amour, mon aimée, il me tarde tant de vous emmener, de vous emporter, de vous avoir seule, à moi seul.

— Déjà ! dit-elle… et puis n'avons-nous pas été heureux — oh ! si heureux, dans ce pays, dans ces landes, dans cette maison où je vous ai connu ?…

— Vous ne m'aimez pas comme je vous aime ! répondit-il un peu fâché.

Elle, vaincue, eut un élan.

— Je ne vous aime pas !… Oh ! vous me chagrinez, monsieur Robert, ce n'est pas bien !… Eh mon Dieu, je vous suivrai où vous voudrez, quand vous voudrez, vous savez bien. Mais pensez un peu à la pauvre grand'mère. Quand on n'a qu'un enfant, c'est dur de le voir partir avec un autre. Il faut lui donner le temps de s'y habituer.

Il resta stupéfait et songea à part lui : « Est-elle folle ? » Mais elle le regardait sérieuse, un peu attendrie, sans embarras dans ses yeux clairs.

Alors il soupira :

— Qu'est-ce que cela fait, quelques jours de plus ou de moins ?… et les jours, quand on attend, quand on aime, ce sont des siècles de bonheur perdus.

Elle eut un grand chagrin de le voir triste et se résignant :

— Quand vous voudrez, dit-elle, et si cela vous plaît, le plus tôt possible… C'est égal !… Il faut que je vous aime !… Ah ! pauvre grand'mère ! Quel coup !

— Je vous aime tant, dit-il, pour la consoler par une pensée égoïste.

Et vivement :

— Oh ! vite, n'est-ce pas, vite ! Le plus tôt possible, je le veux ! Il me tarde tant de vous emmener, je le répète encore… Voilà. J'ai tout prévu…

Elle se rapprocha de lui, curieuse.

— Comment cela ?

— Demain, dit-il, vers le soir…

— Demain, reprit-elle, étonnée.

Il continua, resserrant son étreinte, s'enivrant de la sentir si proche et voulant l'enivrer aussi.

— Oui, demain soir… Je partirai le premier, avec la voiture, comme pour prendre le train de Plouharnel, vous savez, le train qui passe à sept heures. Vous arriverez ensuite et nous n'aurons pas l'air de nous reconnaître. Alors, vous monterez dans un compartiment, seule. Je vous rejoindrai à la station suivante. La nuit même nous serons à Nantes ; le lendemain soir à Paris. Personne ne saura rien et…

Il n'acheva pas… Elle avait glissé dans ses bras, raide, froide, les mains crispées. Une sueur glacée couvrait son front, son cou, ses bras. Elle était livide. On eût dit une femme frappée par une mort subite.

⁂

Robert s'épouvanta, ne comprenant rien à cet évanouissement si rapide. Il ne savait comment ranimer Maria-Josèphe. Elle restait inerte sous ses baisers, sourde à ses appels, insensible à ses

caresses. Alors, il se souvint qu'une petite mare, demi-bue par le soleil, achevait d'évaporer dans un coin du bois son eau saumâtre. Il courut y tremper son mouchoir et, soulevant Maria-Josèphe sur son genou, il posa la batiste humide sur les tempes de la pauvre enfant, écartant, arrachant la coiffe. La mousseline déchirée s'en allait par lambeaux dans la lourde chevelure qui croulait, mi-défaite… Dans son affolement, le jeune homme se désespérait vainement, ne se demandant même pas s'il n'était point la cause de l'état de Maria-Josèphe.

Autour d'eux le bois était calme ; les pins frémissaient dans le soleil et des zébrures lumineuses flottaient sur les bruyères.

Enfin une faible rougeur monta aux joues blêmes de la Bretonne ; ses cils tremblèrent et battirent. Elle ouvrit les yeux, se redressa, aperçut Robert et se leva droite. Lui, demi-agenouillé, se releva aussi, les bras ouverts, pour la reprendre ; mais elle recula subitement, indignée, tout son sang de vierge celte se révoltant à la vue de cet homme, et elle s'enfuit, éperdue, courant devant elle, n'importe où, jetant à travers les bois un long cri d'épouvante.

⁂

Robert ne voulait pas comprendre encore. Blessé dans sa passion, il se sentait humilié dans son orgueil, presque irrité contre cette Bretonne écervelée qui, au dernier moment, brouillait ainsi son jeu. Il n'essaya pas de la suivre, et, n'osant s'en retourner à Carnac, il s'en alla, triste, pensif, mécontent de tout et surtout mécontent de lui-même, vers la route de Plouharnel.

13

Le soir tombait sur la plaine du Ménec, un de ces soirs d'orage qui succèdent aux journées brûlantes. Une lourde nuée, chassée par le vent de la mer, couvrait le ciel d'une fumée uniforme et grise ; des éclairs luisaient, très loin, sur la baie, comme dans les plis d'un manteau, des lames brusquement tirées. La pluie était proche et déjà une fraîcheur montait du sol, humide et pénétrante.

Maria-Josèphe, assis sur un débris de pierre druidique, le coude sur le genou, le menton posé sur le poignet, regardait fixement devant elle, dans la nuit. Par moments, des larmes roulaient de ses yeux ouverts, sur sa joue pâle et qui semblait creusée. Elle restait là, écrasée comme une bête malade qui se cache, inconsciente du lieu, du temps, de l'heure, de tout, sauf de sa douleur.

De temps à autre, un souvenir lui revenait, lui serrant le cœur de ses griffes lentes. Elle revoyait le bois de pins, la roche, les bruyères, le visage de Robert près du sien. Il lui parlait, et, tout à coup, à ses paroles, un grand tremblement l'avait secouée malgré elle. Elle étouffait, avec une angoisse atroce au cœur ; puis, c'était comme si une onde glacée l'eût enveloppée tout entière, et elle s'était senti mourir.

Elle était revenue à elle, ressuscitant de l'abîme où l'avait plongée un coup terrible. Elle l'avait revu, lui, et folle de honte, de colère, de désespoir, elle s'était sauvée au hasard, les basses branches, accrochant sa chevelure qu'elle sentait fuir sur son dos. Elle avait couru longtemps, longtemps, toute haletante, puis elle était venue tomber sur ce débris de granit et elle y était restée…

Voilà qu'il allait pleuvoir maintenant ; mais pluie, vent et tempête, que lui importait tout cela ?... Dans son cœur, si calme jusqu'à ce jour, grondait un plus terrible orage que tous les orages des cieux. Le souvenir de Robert la faisait pâlir de haine... elle aurait voulu le frapper, le tuer, dans ce besoin de vengeance brutale que la passion exaspérée réveille au cœur de toutes les créatures — même des plus douces — comme une obscure et fatale hérédité. À cette heure, dans cette Maria-Josèphe si fière et si gracieuse, dans cette vierge au calme profil, aux yeux pudiques, il y avait une autre femme, la descendante des rudes aïeux armoricains, la fille de ceux qui avaient dressé sur la plaine les fantômes de granit, amassé les pierres du tumulus, taillé les haches de silex, race forte, indomptable, ayant avant tout la patience des éternelles rancunes.

Ah ! c'était donc cela qu'ils voulaient, les gens des villes !... Vraiment, c'était plaisir que de les entendre et de les voir tourner autour des filles, offrant comme une grâce la honte de leur amour... Ah ! c'était cela qu'il voulait d'elle, ce Robert aux paroles douces, si douces qu'on ne voyait pas le mensonge au fond. Il l'aurait bien emmenée, il l'aurait bien prise, ce Parisien qui dédaignait les préjugés vulgaires des bourgeois et des campagnards honnêtes, ce beau discoureur qui aimait l'amour pour l'amour. Vraiment, il n'était pas difficile !... Mais elle, Maria-Josèphe le Bihan, n'était pas de celles qui se laissent séduire. Il l'avait vu, il le savait, ah ! le misérable, le misérable !... Est-ce permis de venir comme ça, chez les gens, avec ces idées, et de prendre le cœur d'une pauvre enfant qui ne sait rien, qui n'a rien fait de mal, de se mettre de force dans sa pensée, dans son âme, et puis de la laisser morte à moitié parce qu'elle tient à son honneur... Ah ! oui, l'honneur des femmes ! Est-ce que ces gens-là s'en soucient ?...

Pas plus que d'un chiffon !... Et elle répétait entre ses dents serrées : « Menteur, menteur, misérable !... »

⁂

Et pourtant elle l'avait aimé... Oh ! si elle avait pu s'arracher de la poitrine le cœur qui avait contenu un tel amour !... Cette idée de son amour perdu, de son rêve fini, souillé, traîné dans la honte de cette ridicule et triste méprise, la frappa plus douloureusement que l'humiliation. Et elle se mit à gémir, sanglotant parfois tout haut, la tête dans ses mains, avec des lambeaux de prière, saisie d'une détresse affreuse, épouvantable, dans la noire solitude de cette nuit.

Autour d'elle, les menhirs s'alignaient, tels qu'elle les avait vus, au jour, avec Robert. Mais sous ce ciel bas et brumeux, d'où tombait une clarté blafarde, très faible, dans la nuit déserte où rien, ni bruit, ni lueur, ne rappelait qu'il existât des hommes, les vieilles pierres grandissaient, entrevues dans l'ombre et prenaient un air menaçant. Que de pierres !... Il y en avait partout. Le granit, dans cette terre bretonne, apparaissait aux moindres déchirures du sol, de ce sol couvert de pierres éparses ; tout près des murs de pierres ; et aussi loin que s'étendait le regard, des pierres droites, rangées en files régulières, sous un ciel noir... On eût dit qu'une catastrophe, bouleversant la terre, avait jonché la plaine des crachats formidables de quelque volcan en éruption, autrefois, aux premiers âges du monde. Et maintenant ils étaient encore là, chez eux, les sombres granits druidiques, assistant à toutes les révolutions humaines, causant peut-être la nuit de ce qu'ils avaient vu et entendu depuis des siècles de siècles.

⁂

Maria-Josèphe frémissait. Une terreur plus forte que sa volonté la clouait sur place. Jamais elle ne s'était trouvé dehors à pareille heure et seule. Elle était malade et désespérée ; elle tremblait de peur et de froid.

Mais voilà que, pas très loin d'elle, dans un chemin, elle entendit des pas… À bout de forces physiques et morales, elle se coucha sur le menhir brisée s'écrasant contre lui, tâchant de se dissimuler, d'entrer dans la pierre. Les pas se rapprochaient… Soudain, un chant monta sous le ciel triste, de la lande plus triste encore ; et ce n'était pas une voix humaine qui chantait ainsi.

⁂

Maria-Josèphe se leva d'un bond :

— Yann ! Yann !…

Elle jeta ce nom deux fois, de toutes ses forces, dans la nuit noire, et la silhouette d'un homme se dessina, courant à elle. Elle se sentit prise par des mains frémissantes. Alors, elle s'affaissa sur la poitrine du musicien, brisée d'émotion nerveuse et pleurant à sanglots.

Lui s'épouvantait de la trouver là, à cette heure, dans un pareil désespoir. Il jeta son biniou à terre, la fit asseoir et s'assit près d'elle. Elle tremblait, heureuse malgré sa détresse de ne plus se trouver seule dans cette horrible lande et de s'appuyer sur un cœur ami.

Et lentement, avec des silences, des réticences, des larmes, elle confia au cœur honnête et loyal du pauvre Yann, la courte histoire de son rêve et de sa souffrance. Il serrait les poings dans l'ombre, prêt à tomber sur le Parisien s'il le rencontrait ; mais au

plus fort de sa rage, un grand besoin de pleurer le prenait aussi, de pleurer sur l'unique peine de sa bien-aimée plus que sur la sienne dont il avait tant souffert.

— C'est fini maintenant, fini, disait-elle, on en dit bien long sur moi dans le bourg. Je suis perdue de réputation… Qu'est-ce que je puis espérer de l'avenir ?… Qui voudra de mon cœur, à supposer que je puisse aimer encore ?… Les autres sont bien heureuses, celles qui épousent un brave garçon qui les aime et qui les estime. C'est la vraie vie, ça, et je n'en aurais jamais dû rêver d'autre… Allez, Yann, il faut que ça finisse. J'en ai assez d'être au monde, puisqu'on y est si malheureux. Il vaut bien mieux que je meure.

— Voulez-vous ne pas dire ça, gémissait Yann.

Elle pleurait. Alors, il tendit son poing vers l'horizon et cria : « Ah ! canaille, canaille !… Y a-t-il un bon Dieu qui puisse voir ça ?… Venez donc nous prendre nos femmes, vous verrez si nous avons le bras solide, nous autres Bretons ! Parce que nous ne savons pas lire, parce que nous avons un grand chapeau et des mains noires, comme nos pères et nos grands-pères, on nous regarde donc comme des chiens, on ne nous croit ni cœur ni tête !… Ah ! ma Doué ! ma Doué ! quel malheur ! Une pauvre petite si jeune, si belle, si douce ! Ma Doué ! faut-il être un lâche tout de même pour faire pleurer une enfant comme ça.

— Allez, Yann, reprit-elle en sanglotant toujours, c'est bien vous le meilleur de tous… C'est pourquoi je vous prie de me pardonner, à moi qui vous ai fait tant de peine !

— Moi, dit Yann… Ah ! ma pauvre amie, moi, vous pardonner… Il restait tout saisi, tout attendri de cette idée. Puis, tout à

coup :

— Écoutez, dit-il, ce monsieur va filer tout de suite, sinon je l'assomme… Maria-Josèphe, il ne faut pas qu'on parle de vous ni à Carnac, ni ailleurs, Et pour ça, voyez-vous, il n'y a qu'un moyen, c'est d'accepter pour mari un bon garçon qui vous aime et qui vous honore… et qui fera taire les bavards rien qu'en les regardant en face, je vous jure.

Elle demeurait interdite. Il s'assit près d'elle :

— Je vous en supplie, je vous en supplie… Je vous aime bien mieux que ce monsieur, moi, et je veux que vous soyez ma femme respectée… Je ne vous demande que d'accepter mon nom pour me donner le droit de vous défendre… et pas plus, pas plus, Maria ; je vous connais et je ne veux rien de vous qui vous peine… Je suis habitué à souffrir, allez.

Il attendait, Maria-Josèphe se tourna vers lui :

— Yann, Yann, je ne suis pas digne d'un cœur comme le vôtre… Oh ! Yann, vous que j'ai tant fait souffrir !

— Je vous en prie, dit-il.

— Merci, Yann, merci. C'est moi qui dois vous remercier, car vous me faites honneur en me prenant pour femme… Mais souvenez-vous que vous n'exigerez de moi…

— Rien que de vous voir chaque jour, vous aimer, vous respecter, vous défendre.

— Voici ma main, dit Maria-Josèphe. Ce sont de tristes fiançailles que vous avez, pauvre bon Yann, dans cette nuit si triste et si noire. Mais si le dévouement et l'humble, l'entière reconnais-

sance d'une femme peuvent consoler un peu le mal d'amour, vous serez heureux, Yann, heureux et béni à toutes les heures, à tous les instants, à toutes les minutes de ma vie.

Elle s'était levée et sous le ciel pâle où pas une étoile ne souriait à ces accordailles sans joie, elle mit sa main glacée dans une grande main rude qui la prit en tremblant.

Le Breton ôta gravement son chapeau :

— Que Dieu et la Vierge nous bénissent, je vous aime et je vous honore… Venez avec moi.

14

La mère le Bihan se mourait d'inquiétude… Huit heures et demie venaient de sonner et Maria-Josèphe n'avait point paru à Carnac. Était-ce possible ?… Elle était partie vers midi, en même temps que M. Léris, l'un vers le Ménec, l'autre vers la plage… — La pauvre vieille ne se doutait guère que les deux promeneurs s'étaient rejoints après un détour. — Robert était rentré vers cinq heures, disant qu'il avait aperçu la jeune fille du côté du bois de pins… On avait servi le dîner. M. Léris avait mangé sans dire une parole et maintenant il partageait visiblement l'angoisse de la mère le Bihan. À huit heures et demie, celle-ci, les bras levés au ciel, avait déclaré que, bien sûr, sa petite-fille était tombée dans une ronde de Korrigans qui l'avaient emportée. Mais un Breton du Finistère, plus expert en ces sortes de choses, avait répondu que les Korrigans — c'est notoire — ne sortent jamais que par les soirs de lune. Alors la vieille avait émis l'idée que la Liévine qui

passait pour chasser la fièvre en parlant au diable et en imposant les mains, avait, bien sûr, jeté un sort à sa chère enfant.

Vers neuf heures, la porte craqua et la servante déclara que l'âme de la jeune fille venait demander des messes. Mais Maria-Josèphe bien vivante quoique pâle, les yeux cernés et les cheveux mal rajustés sous sa coiffe, parut sur le seuil.

Yann la suivait.

— Madame le Bihan, dit-il, n'ayez point de peine.

J'ai rencontré votre demoiselle au Ménec. Elle était fatiguée, un peu malade, et les éclairs lui avaient fait si peur qu'elle en était comme morte. Alors je l'ai ramenée et je vous assure qu'elle n'a pas de mal.

— C'est vrai, ça, ma fille ? dit la vieille.

— C'est vrai, dit Maria-Josèphe en s'avançant au milieu de la salle. C'est vrai, reprit-elle d'une voix grave et haute, comme il est vrai que Yann est de tous les hommes du monde celui que j'estime le plus, et que je serai bientôt sa femme, s'il vous plaît, grand'mère, et s'il plait à Dieu.

La mère le Bihan fut tellement suffoquée par la joie qu'elle s'en assit de surprise, les jambes coupées, sa figure joviale pâlie jusque dans ses rides.

— Oui, dit Yann triomphant et d'un air de défi, oui, Maria-Josèphe est ma promise, et personne n'osera me la disputer, personne, pas vrai, Maria ?

— Non, dit-elle, personne.

⁂

Pendant que la vieille embrassait les fiancés à tour de rôle, Robert Léris, sans être vu, avait gagné sa chambre.

Le lendemain, furieux et confus, un peu triste peut-être, il quittait Carnac pour n'y jamais revenir.

15

Sous l'arcade des chênes verts qui, d'une rive à l'autre, tendent leurs grands bras fraternels comme pour se rejoindre dans un embrassement de feuillages, au fond du ravin, entre les saules dont la pâle chevelure aux reflets d'argent tombe, éplorée, il coule sans bruit, sur une pente insensible, le petit ruisseau de Kerloquet… Est-ce vraiment un ruisseau, est-ce une mare, cette flaque d'eau lourde et qui semble morte ?… Il faut, bien près du bord, les pieds dans la vase, écarter les lanières des roseaux pour apercevoir, sous une couche verte et lisse d'aquatiques végétations, le frisson léger, si léger, de cette onde. On descend le ravin dans la bruyère courte d'où sortent çà et là des blocs de granit et, comme des îlots de verdure, d'énormes ajoncs si serrés, si touffus, qu'ils semblent feutrés tant ils croissent drus à la hauteur d'homme. Plus bas, des mûriers sauvages accrochent les vêtements comme pour inviter les rares voyageurs à goûter leurs mûres au délicat parfum qui pendent, noires et sanglantes, dans un frêle lacis de branches sous la dentelle des feuilles découpées.

Des liserons dont la teinte indécise semble hésiter du bleu mauve au rose pâle égayent la sévérité des troncs ; le lierre court

d'arbre en arbre, plantant jusqu'aux sommets ses racines aériennes. La ciguë aux parasols blancs, la clochette allongée des gentianes indigo, les légers panaches des roseaux, gracieux comme des touffes de plumes blondes, remplacent, à mesure qu'on descend vers le ruisseau, la flore sèche et sans parfum des landes. C'est le triomphe des grandes fougères, des iris, des joncs, de toutes ces plantes vivaces qui sont la joie des coins humides. Parfois, une fillette aux pieds nus, aux yeux sauvages, passe, traînant sa jupe déchiquetée ; elle va, entre de gras pâturages où pleuvent les pommes mûres, vers les monumentales avenues des châtaigniers de Kercado. Une lavandière bat son linge au lavoir tout proche. Essayez de leur parler : elles fuiront peut-être, ne comprenant pas ; puis, avec un bonjour timide en breton, elles lèveront sur vous leur bleu regard voilé de cils splendides. Ce n'est plus la Bretagne de la côte, où déjà pénètrent le français et l'instruction ; c'est la Bretagne d'autrefois, la vraie, où les paysans ignorants et superstitieux gardent avec fierté la routine de leur misère.

⁂

Un peu à l'écart, une petite maison domine ce doux ravin de Kerloquet. Elle est bien vieille et semble bien pauvre, sous les chaumes pendants du toit. Blottie au fond d'un jardin mal cultivé où croissent plus de fleurs sauvages que d'arbres fruitiers, on dirait vraiment qu'elle a honte et qu'elle s'efforce de cacher, sous un bel habit de clématites et de lierre, ses murs de pierre brute, sa porte unique et sa fenêtre basse aux ais disjoints. Par l'étroite baie, on entrevoit une grande chambre mal éclairée : au plafond, des arbres à peine équarris forment solives ; la vaste cheminée sans feu semble un trou d'ombre ; çà et là luisent des faïences

peintes et des pots d'étain. Au fond un lit clos, sculpté comme une châsse, dort, encastré dans le mur, sous ses courtines de perse à fleurs qui datent de l'autre siècle. Sur un fauteuil de paille qui contraste singulièrement avec le reste du mobilier — huche, coffres longs, durs escabeaux, gros meubles paysans en cœur de chêne — pend une robe de femme, une belle robe de drap fin, aux larges velours.

C'est la maison d'Yann Lebrenn et de sa femme Maria-Josèphe.

16

Mais voyez, au bout du jardin, près, du puits, n'est-ce pas Maria-Josèphe elle-même ? Assise sur le banc de pierre que ronge et verdit la mousse, elle semble attendre, les yeux tournés vers Kermario. C'est bien elle, plus pâle, plus mince dans sa robe sombre, plus grave aussi, mais belle toujours. Une petite cruche à trois becs déborde à ses pieds, mais elle ne la voit pas, absorbée dans sa pensée.

Là-bas, sur Kermario, le soleil se couche. Pas un nuage dans le ciel d'automne. Une rougeur d'incendie, immense, embrase l'horizon, envoyant son ardent reflet aux derniers menhirs des alignements, énormes, convulsés, pareils à des monstres de pierre… Les champs moissonnés, les prés fauchés, les landes rases s'étendent à perte de vue, baignés d'une lumière pourpre, et sur la gauche, pâle, transparente, une buée monte de la mer invisible, noyant la côte, d'où jaillit, aigu comme une flèche, le clocher de Carnac.

Mais la grave jeune femme, assise au coin du puits, ne regarde pas le clocher qui sort de terre.

⁂

Il n'y a pas bien longtemps, — deux mois à peine, que Yann l'a menée, au soir des noces, dans sa chaumière de Kerloquet… Ah ! quelle journée tout de même, quand elle y songe !… Les larmes du réveil, le supplice de la toilette minutieuse, des cérémonies, de l'interminable repas rendu plus long par la grosse gaieté des convives… Puis ce départ furtif, le soir, à pied, dans la lande baignée de lune et ses larmes redoublées en franchissant le seuil de la maison !… Ah ! que lui eût importé la solitude ou la pauvreté de la chaumière, si elle avait dû y entrer joyeuse et rougissante, comme il sied à une mariée du matin… Hélas ! mon Dieu ! on ne refait pas sa vie !… Elle avait pleuré, c'est vrai, mais Yann n'était pour rien dans ses larmes, au contraire… En voilà un qui avait du cœur, de la délicatesse, et de l'esprit même, un esprit étonnant chez un paysan, chez un garçon si modeste, si tranquille, qui faisait si peu de bruit… Vraiment, il avait été bien bon pour elle, respectant sa tristesse, s'éloignant quand il sentait qu'elle désirait rester seule, et, une fois revenu, tâchant de la distraire de son chagrin par des attentions si discrètes, des paroles si bonnes à entendre, comme personne n'en avait bien sûr…

Pauvre Yann !… Il l'avait timidement baisée au front, tremblant, les yeux brouillés, sans pouvoir dire autre chose que « Ah ! je vous aime tant !… vous ne serez pas trop malheureuse, vrai, dites, bien vrai ?… » Et puis il était monté au grenier, soi-disant pour dormir, la laissant seule… Et toute la nuit elle l'avait entendu marcher de long en large comme un homme qui souffre. Quelle nuit aussi, pour elle, quelle nuit d'insomnie, de fièvre,

adoucie pourtant par l'idée qu'elle n'était plus seule à connaître, à porter sa peine, et qu'un ami — le meilleur de tous et le plus noble, — veillait là-haut, pensant à elle, l'entourant de respect et d'amour.

Comment avait-elle pu s'habituer à cette vie ?... C'est étrange, comme tout passe, même les douleurs dont on a cru mourir ! Après des jours et des jours, son désespoir était devenu de la tristesse, sa tristesse de la mélancolie, et sa mélancolie, maintenant se fondait en gravité douce et presque sereine... Quoi ! vraiment, son cœur tant malade guérissait-il et sa blessure était-elle si bien cicatrisée par le mépris, l'absence, le changement de sa vie, qu'elle ne lui faisait plus mal du tout ? Elle se reprenait à aimer les champs, les bois, les fleurs, la musique d'Yann... Hier, elle avait ri ; ce matin, il l'avait surprise chantant. C'est donc vrai qu'on oublie et qu'on se console !...

C'est égal, sans Yann, que serait-elle devenue ?

Elle n'était pas triste, la maison, à présent que Maria-Josèphe s'y était accoutumée. Dans les arbres, d'abord, rien n'est plus joli que le chaume. Et puis, elle était seule et c'était ce qu'il lui fallait. Elle n'avait même pas voulu de servante, le dur travail manuel chassant toutes les mauvaises idées. À Carnac, on criait à la mésalliance. Cette fière Maria-Josèphe, femme d'un paysan, dans sa chaumière perdue au fond des landes, n'ayant pour compagnie que quelques femmes qui ne savaient pas un mot de français... Qui l'eût jamais cru ? Elle était folle ; avoir dédaigné tant de beaux partis pour en venir là, c'était triste, mais c'était bien fait pour cette orgueilleuse. La mère le Bihan était trop faible et Maria-Josèphe, accoutumée à faire ses quatre volontés, avait telle-

ment insisté que la vieille avait consenti à ce mariage ridicule… Et les médisances allaient leur train.

Mais la jeune femme ne s'en souciait guère… Yann était si bon, si tendre pour elle ! Il lui sonnait de si beaux airs de biniou, le soir, et il la promenait dans les chemins, timide, gêné, mais heureux, comme un promis avec sa promise… Hélas ! ils formaient un couple étrange : toujours promis, jamais époux, fiancés pour des fiançailles éternelles…

Cependant elle en était chagrine pour lui : ce n'était pas une vie, celle qu'il menait. Pour son dévouement, pour son amitié de frère, elle l'aimait chaque jour plus et elle sentait qu'à présent il était bien ce qu'elle avait de plus cher au monde.

Mais pourquoi ne revenait-il pas !

17

— Enfin !

Bien loin dans la lande elle avait aperçu une ombre et elle monta sur le banc, la main abritant ses yeux, pour mieux voir, dans le rouge poudroiement du soir splendide. C'était lui ; il venait, portant son fidèle biniou, le chapeau en arrière, rubans flottants. Il distinguait sans doute, dans la verdure, sa coiffe blanche et sa robe sombre, car il lui fit un signe de la main, et aussitôt la chanson du biniou vint à elle… C'était le salut d'amour qu'il lui donnait.

⁂

Comme il sonnait gaiement, le vieux biniou, un air de fête ! Il chantait la joie du foyer retrouvé, le soir, quand les ombres des menhirs s'allongent, quand des cris légers montent des sillons… Il chantait la maison qui apparaît au bout de la route, comme un nid dans les rameaux, et la femme, la bien-aimée du paysan, forte, fidèle et douce, qui attend au seuil, anxieuse, blanche colombe du doux nid.

Yann avancait et derrière lui le radieux occident s'embrasait de lueurs de triomphe. Il marchait, rythmant son pas sur sa musique, svelte, jeune, charmant dans sa veste courte, le vent soulevant ses longs cheveux qui rayonnaient comme une flamme. Il était beau, de la beauté mâle et saine de sa race que de longues générations d'époux fidèles lèguent à leurs fils. Rien d'efféminé n'amollissait sa virile élégance. Il venait, sonnant du biniou sous le ciel de braise, entre deux files de menhirs, et l'on eût dit qu'au son de l'instrument national la vieille terre celtique tressaillait d'aise, remuée jusqu'à ses entrailles de granit.

Et Maria-Josèphe, immobile, subissait aussi l'influence du soir, de la solitude, de la mélodie… Elle se sentait pénétrer d'une admiration qui était de la joie. Émue, elle regardait son mari qui venait.

Quand il entra dans la maison, elle l'accueillit d'un élan qui prouvait que l'absence avait paru longue. Et gaiement elle versa dans les assiettes la soupe fumante, tout en se faisant conter les détails de la noce qu'il avait menée avec son biniou. Elle mettait à tout ce qu'elle faisait une animation qu'il ne lui avait pas vue depuis longtemps, parlant de ses projets d'arrangement dans la maison qui, décidément, était un peu primitive. « Nous ferons ceci, puis cela. » Est-ce qu'il ne fallait pas avoir d'autres sièges ?…

On se serait cru chez des vieux… Et puis, elle voulait changer les velours de sa veste, afin qu'il lui fît honneur…

Lui, ravi, parlait, mangeait, riait, avec un gros poids de moins sur le cœur, car c'était sa crainte quand il partait, de la retrouver plus triste. Il l'aimait tellement, tellement, qu'il aurait cassé son biniou pour elle… Et dire qu'il l'avait là, si près, si près, jusqu'à la fin de sa vie, et qu'il osait à peine lui baiser furtivement le front…

⁂

Vers la fin du repas, la gaieté de Maria-Josèphe tomba… Tandis qu'elle rangeait les assiettes dans le bahut, Yann s'en alla lentement dans le jardin, avec son biniou de cornouiller, le vieux biniou, son inséparable compagnon, l'interprète éloquent et discret de toutes les émotions de sa vie.

⁂

Maria-Josèphe était venue s'appuyer au seuil de la porte. Le soir était proche — un soir d'octobre très doux. Le bleu du ciel verdissait sur le ravin de Kerloquet, rose encore du côté de Carnac avec une grande raie de flamme en bas sur l'horizon extrême. On entendait de-ci, de-là, de petits bruits d'oiseau se blottissant au nid. Les étoiles ne s'étaient pas encore levées.

Une paix infinie tombait du calme firmament sur la campagne labourée pour les semailles d'automne.

Yann s'était assis sur la margelle du puits, regardant le reflet du ciel dans l'eau noire. Puis, tourné vers la lande, sans voir sa femme, il laissa vibrer au hasard l'instrument champêtre, suivant les caprices de son inspiration.

Et maintenant le vieux biniou ne chantait plus son chant de joie… Triste, délicieusement triste, il pleurait une lente complainte d'amour. Il disait la douleur et la passion des humbles, le mal de ceux qui sentent sans pouvoir le dire ce que tant d'autres disent si bien sans le sentir. Il se lamentait sur le laboureur aux mains rudes qui vit près de la terre, la torturant pour la rendre belle et féconde, et qui, las de ses durs travaux, voit les autres passer avec leurs promises et n'a pas de bien-aimée pour l'endormir sur son cœur… Et le pêcheur qui rêve dans l'orage en songeant que la vague peut l'emporter et que sa vieille mère seule pleurera et priera pour sa pauvre âme… Et le conscrit qui part pour le service et dont aucune n'attend le retour. Ainsi, dans sa langue naïve, animée, transformée par l'inculte génie d'un pauvre Breton, le biniou chantait l'éternel poème que dédaignent les rimeurs des villes, le poème des tendresses et des souffrances ignorées qui rongent les simples cœurs et les âmes ignorantes. Il vibrait, il pleurait, il parlait avec une voix humaine, murmurant des consolations fraternelles à tous les déshérités d'amour.

⁂

La dernière note expira dans un sanglot suprême… Le musicien resta immobile, en silence, un long moment. Puis il tourna un peu la tête. Maria-Josèphe était là. Elle était à genoux près du puits, comme une statue de la Magdeleine, les mains jointes sur son tablier, et de ses yeux grands ouverts sur Yann, tombait une pluie de larmes…

Yann crut avoir ravivé l'ancienne douleur dans son âme. Il fut pétrifié de remords ; puis il descendit de son siège de pierre. Elle le suivait des yeux, sans essuyer ses larmes, et il lui semblait que dans ces yeux noyés était une douceur inconnue…

Alors il vint s'asseoir sur le banc près duquel elle était prosternée.

— Maria-Josèphe, que vous ai-je donc fait pour que vous ayez tant de peine ?... Je me réjouissais de vous voir plus heureuse, ce soir.

Elle secoua la tête :

— Je n'ai aucune peine, Yann.

— Comment, dit-il, vous n'avez pas de peine et vous pleurez !... Ma Doué ! Est-ce que j'aurais fait ou dit quelque sottise ?... Ah ! tenez, je m'en veux... je ne sais pas de quoi, par exemple, mais je m'en veux de vous voir ces larmes sur les joues... Je le sais bien... je suis un pauvre garçon sans esprit, bien au-dessous de vous et je n'ai pas d'autres mérites que celui de vous aimer, mais pardonnez-moi, j'avais cru — on s'imagine comme ça des choses — j'avais cru qu'à la fin vous me verriez si malheureux, si dévoué, si tendre, que cela vous remuerait le cœur et que vous auriez un peu d'amitié pour moi... mais je ne suis qu'une bête et vous ne m'aimerez jamais que par pitié...

Maria-Josèphe le saisit par le bras, violemment, comme si de telles paroles l'eussent mise hors d'elle, elle cria :

— Yann, Yann, ne dites pas cela... vous vous trompez... Yann ! comprenez donc... Mon Dieu !... Je ne peux pas dire... Yann, ô mon Yann !...

Et elle tomba sur la poitrine de son mari, la tête perdue, cachant son visage dans ses mains... Et Yann n'osant croire ce que lui disaient clairement l'accent, le regard, le trouble de sa femme, Yann murmura :

— Oh !… ma Doué ! Est-ce que je suis fou ?… Maria-Josèphe, je crois que je rêve…

Mais elle se serrait contre son épaule, décidée à tout dire dans cet abandon éperdu de son être…

Yann referma sur elle ses bras frémissants, ivre d'amour, d'orgueil et de joie.

— Ma bien-aimée ! dit-il.

— Yann, ô mon Yann, dit-elle comme en expirant, je vous aime…

— Et moi aussi, je t'aime, je t'aime, répétait-il… Oh ! dis, dis, tu veux donc être vraiment ma femme, ma femme tout à fait ?

— Oui, soupira-t-elle.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Chanson_du_biniou. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.